

Cette critique s'exerce en deux sens : d'abord Cnémon se gausse de la goinfrerie qu'il croit déceler chez les sacrifiants qui donnent au dieu le seuls morceaux immangeables ; mais il va encore plus loin, en définissant ce qui est pie : l'encens et la galette d'orge, intégralement brûlés en l'honneur du dieu : un holocauste non sanglant. Cette générosité pourrait faire sourire en raison de sa modicité même, et le fait est qu'on ne peut nier qu'elle soit motivée, au moins en partie, par une hargne de pauvre que la suite de l'acte va mettre en valeur.

Mais nous savons qu'il existait toute une école de pensée qui disait comme Cnémon, et notamment Théophraste, le successeur d'Aristote à la tête du Lycée, et dont Ménandre avait été l'élève. Dans son traité *Sur la piété*, le péripatéticien préconisait les sacrifices simples, comme plus agréables aux dieux. Allant dans le même sens, **Démétrios de Phalère devait faire passer des lois somptuaires limitant le nombre de convives à un banquet.** Du reste, longtemps avant la découverte du *Dyscolos*, ce passage, à l'état de fragment détaché, était connu des savants, lesquels le considéraient comme représentatif de toute une tendance de la pensée hellénique sur cette matière. On ignorait même que ce fût Cnémon qui parlât, ou que le fragment appartînt au *Dyscolos*.

Notons tout de suite qu'à la différence de ce qu'il peut nous dire sur la société ou la politique, Cnémon – sur un sujet beaucoup plus limité il est vrai – s'exprime ici de façon à la fois précise et exhaustive, et que, sans doute, nous pouvons nous targuer de connaître une opinion détaillée du personnage sur un sujet particulier, même si, encore une fois, celle-ci n'est pas tout à fait originale. C'est, semble-t-il, les Pythagoriciens qui avaient commencé, dès le VI^e siècle, de déprécier le sacrifice sanglant, allant même, pour nombre d'entre eux, jusqu'à pratiquer un savant végétarisme. Qui mange de la viande, en effet, est assuré de mourir : c'est la fameuse part que le trop astucieux Prométhée a ménagée aux hommes, vaincu, en la circonstance, par la ruse supérieur de Zeus, lequel fit semblant de se laisser duper par lui, en acceptant la « mauvaise » part d'os et de viscères, immangeable, et qu'il fallut consommer par la fumée. Mais la fumée, quasi immatérielle, devient de par cette réinterprétation pythagoricienne du mythe, gage de l'immortalité des dieux, tandis que les hommes – qu'ils se gorgent de viande, les malheureux ! On est ce qu'on mange ; consommant de la matière putrescible par excellence, les hommes pourriront aussi.

Non que nous prétendions à présent faire de Cnémon un Pythagoricien, après avoir essayé sur lui les défroques du Cynique, du Platonicien, pour les trouver finalement un peu grandes ! Mais **ce que dit là Cnémon correspond bien à tout un courant de pensée piétiste, vivace au IV^e siècle**, que les Pythagoriciens avaient inauguré. Pour ces derniers, le but est d'échapper au cercle des métamorphoses et de rejoindre le monde des dieux, et l'une des voies pour y parvenir consiste à calquer le plus possible notre alimentation sur la leur. Ceux qui, au IV^e siècle, se soucient de piété, comme Théophraste, ne vont pas si loin mais veulent, en tout cas, complaire aux dieux de la double façon indiquée par Cnémon : en brûlant toute l'offrande pour ceux-ci, sans en garder la plus petite parcelle pour soi – c'est le principe de l'holocauste, pratique exceptionnelle et qui d'ailleurs le restera ; et en choisissant des offrandes non sanglantes, comme le recommande expressément Théophraste.